



PLANÈTE • BIODIVERSITÉ

En Bourgogne, les producteurs de cassis misent sur les bienfaits d'un retour de la biodiversité

Par Stéphane Foucart (Bonnencontre [Côte-d'Or], Bragny-sur-Saône [Saône-et-Loire], envoyé spécial)

Publié aujourd'hui à 06h00

Lecture 6 min.

Article réservé aux abonnés

Offrir l'article

Lire plus tard

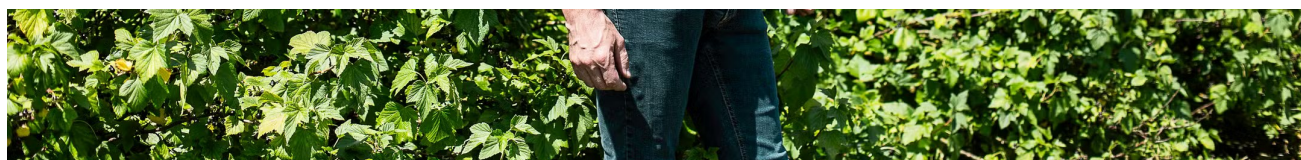
REPORTAGE | Depuis quelques années, des producteurs de cassis s'essaient à l'élevage d'osmies, des petites abeilles solitaires, excellentes pollinisatrices des baies.

Depuis toujours, la récolte se fait au cours de la première quinzaine de juillet. La dérive climatique a tout bousculé. Cette année, la réunion d'avant récolte de l'Association des acteurs du cassis se tient dès le 17 juin, en bordure d'une parcelle de 13 hectares du domaine Bonnardot, dans la commune de Bonnencontre (Côte-d'Or).

Silhouette longiligne, style urbain de quadragénaire décontracté, Ludovic Bonnardot, l'un des principaux producteurs de la région, lance la réunion face à une trentaine de personnes, debout en rang d'oignons sur le chemin qui longe le champ – agriculteurs, liquoristes, agronomes et conseillers de la chambre d'agriculture.

La saison s'annonce sous des auspices favorables : les buissons sont copieusement chargés de petites baies, leur taux de sucre est bon, la météo au beau fixe, et la température, autour de 30 °C, promet un mûrissement rapide. Le « noir de Bourgogne » – la variété emblématique dont les liquoristes bourguignons tirent la crème de cassis – sera récolté jusqu'au mercredi 25 juin.





Ludovic Bonnardot, producteur de cassis, à Bonnencontre (Côte-d'Or), le 17 juin 2025. CLAIRE JACHYMIK / CREDIT CLAIRE JACHYMIK / HANS LUCAS

Aux pieds de Ludovic Bonnardot, un objet inhabituel attire, cette année, les regards. Une caisse de bois où s'empilent des « hôtels » à osmies – ces petites abeilles solitaires, excellentes pollinisatrices du cassis. « *On n'a pas suivi exactement le protocole, plaisante-t-il, mais ça a quand même bien marché !* »

Depuis quelques années, des producteurs de cassis s'essaient à une nouvelle activité : l'élevage de ces hyménoptères sauvages, qui ont presque complètement disparu de leurs parcelles et qui ne peuvent être remplacés par des abeilles domestiques – celles-ci préférant butiner des plantes mieux adaptées à leur physiologie.

Rendements en berne

Installation des hôtels dans les champs, stockage tout l'hiver à la ferme, ouverture des cellules et recueil des cocons, ensuite disséminés au printemps entre les rangs... puis réimplantation des maisons à insectes, en espérant que les abeilles y déposent à nouveau leur couvain. Et que tout puisse recommencer.

Dans l'assistance, Marie-Charlotte Anstett suit de près les discussions qui s'engagent : s'agit-il d'*Osmia bicornis*, ou de sa cousine *cornuta* ? Les tubes de ce modèle d'hôtel à insectes sont-ils assez longs pour accueillir suffisamment de larves ? Chercheuse (CNRS) au laboratoire Biogéosciences, elle pilote depuis huit ans un projet de recherche-action en lien avec la chambre d'agriculture de Côte-d'Or, destiné à proposer aux producteurs des outils pour faire revenir de la biodiversité dans leurs buissons. Et y faire grimper des rendements en berne.



Marie-Charlotte Anstett, chercheuse au CNRS, qui aide les producteurs de cassis à aborder la transition écologique, dans un champ de cassis proche de Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 17 juin 2025.

CLAIRE JACHYMIK/HANS LUCAS POUR « LE MONDE »



Marie-Charlotte Anstett, dans un champ de cassis parsemé de jeunes plants appartenant à Ludovic Bonnardot, à Bonnencontre (Côte-d'Or), le 17 juin 2025. CLAIRE JACHYMIK/HANS LUCAS POUR « LE MONDE »

»

« Les acteurs de la filière cassis ont commencé à se structurer au milieu des années 2010, pour faire face à de mauvaises années qui s'accumulaient, à tel point que certains voulaient abandonner, raconte la chercheuse. Une année, il y a eu si peu de baies sur les branches que des producteurs ne voulaient même pas passer la machine à vendanger. » Pour les agriculteurs de cette petite région, cœur historique du « noir de Bourgogne », le fléau est d'abord la cochenille blanche, qui ravage les arbrisseaux. *« Les producteurs incriminaient la cochenille, mais l'inspection des parcelles suggérait surtout un énorme déficit de pollinisateurs »,* rappelle-t-elle.

Lire aussi | [Pourquoi l'effondrement de la biodiversité entraîne des baisses de rendements agricoles](#)

L'ancien président de l'Association des acteurs du cassis, Olivier Lenoir, se souvient des premières expérimentations pilotées par Marie-Charlotte Anstett et Maxime Duchet, en 2020. *« Sur une demi-douzaine de parcelles, on a placé des colonies de bourdons sous des filets, sur certains rangs, détaille-t-il. Les rendements ont quasiment été multipliés par quatre. On est passés de trois tonnes à onze tonnes à l'hectare. Au lieu d'avoir des grappes avec deux fruits, on avait des grappes avec dix fruits. »* En forçant la pollinisation, la productivité explosait.





Olivier Lenoir, vice-président d'une coopérative chargée de la vente de cassis, à Bonnencontre (Côte-d'Or), le 17 juin 2025. CLAIRE JACHYMIK/HANS LUCAS POUR « LE MONDE »

La chercheuse n'a pas oublié l'annonce de ses résultats, lors d'une réunion de producteurs. *« J'étais presque embarrassée de donner les chiffres, raconte Mme Anstett. Il y a eu un grand silence, et l'un des producteurs a dit : "Dix tonnes à l'hectare, c'est ce que faisait mon grand-père dans les années 1980". Presque tout le monde avait oublié ce que les pieds de cassis étaient capables de produire. »* Aujourd'hui, confie M. Lenoir, *« un rendement normal, qui permet de vivre, c'est trois à quatre tonnes à l'hectare ».*

Jeu de l'expérimentation

Qu'y avait-il dans les années 1980 qui n'existe plus aujourd'hui ? Marie-Charlotte Anstett a retrouvé de brefs recensements de pollinisateurs menés il y a quarante ans sur les mêmes zones. La comparaison avec les comptages de ces dernières années montre un écroulement qui semble irréel. *« Cela m'a pris du temps d'accepter les chiffres, déclare la chercheuse. Au début, je faisais des arrondis pour me dire qu'on n'avait perdu "que" 90 % ou 95 % des pollinisateurs. La vérité est que, selon les éléments dont on dispose, ce sont vraisemblablement 99 % des pollinisateurs qui ont disparu de ces parcelles. »* Les insecticides, comme leur nom l'indique, ne font pas dans le détail : ils tuent tous les insectes.

Newsletter

« Chaleur humaine »

Comment faire face au défi climatique ? Chaque semaine, nos meilleurs articles sur le sujet

S'inscrire

A Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire), à un jet de pierre de la réunion des producteurs, Tjerry van der Wal, venu des Pays-Bas, a repris quelques parcelles. Ce nouveau venu, comme de plus en plus de producteurs locaux,

joue, lui aussi, le jeu de l'expérimentation. Au bout de sa parcelle de test, Marie-Charlotte Anstett repère l'une des maisons à insectes disséminées entre les rangs.



Des bandes fleuries entre les rangs de cassis, dans un champ proche de Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 17 juin 2025. CLAIRE JACHYMIK/HANS LUCAS POUR « LE MONDE »





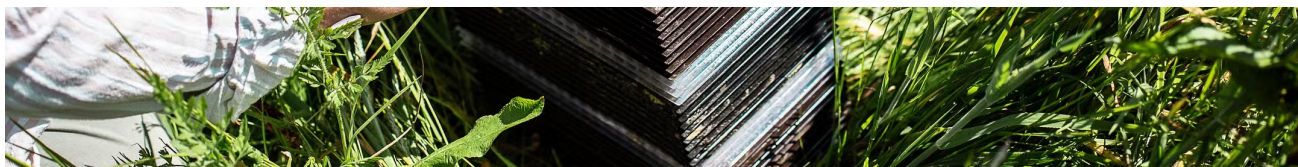
A Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 17 juin 2025. CLAIRE JACHYMIK/HANS LUCAS POUR « LE MONDE »

Après une petite déception de la voir à moitié vide, la chercheuse indique d'un geste le champ de maïs mitoyen – on comprend que la cohabitation avec les grandes cultures n'est pas toujours propice à l'expérimentation. Pour garder ces pollinisatrices au cœur du champ, des bandes fleuries sont plantées tous les neuf rangs. A intervalles réguliers, toute la parcelle est ainsi traversée de part en part par ces longs tapis de végétation emmêlée, piqués des petites fleurs jaunes du lotier corniculé, une plante herbacée qui offre un complément alimentaire aux abeilles et fixe l'azote dans les sols.

Lire aussi | [Le plan « pollinisateurs » contesté par les apiculteurs et les agriculteurs](#)

« La chambre d'agriculture a observé l'impact de ces bandes fleuries et, non seulement elles permettent de garder des pollinisateurs sur les parcelles, mais elles font aussi baisser la pression des pucerons et des chenilles, par rapport aux sols nus ou à la végétation spontanée », observe Marie-Charlotte Anstett. C'est ce qui a fait défaut, ces dernières années, aux producteurs de la région. La cochenille blanche, qui infestait les parcelles au cours de la décennie passée, a été combattue à coups d'insecticides – fruit d'un conseil technique défaillant, qui a lourdement affecté les exploitants.





Un hôtel à insectes pour les osmies, des insectes pollinisateurs, dans un champ de cassis près de Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 17 juin 2025. CLAIRE JACHYMIK/HANS LUCAS POUR « LE MONDE »

« C'est un fait établi depuis les années 1950 : la cochenille blanche a un cycle de vie très particulier, au cours duquel elle est la plupart du temps protégée des pesticides par un cocon cireux, explique la chercheuse. On a massivement utilisé des insecticides pour se débarrasser d'un insecte qui n'y était sensible que quelques jours par an, et on a, au passage, éradiqué ses prédateurs naturels, en plus des pollinisateurs. Certains producteurs me disaient : "C'est dingue, j'ai l'impression que plus je traite, plus je suis infesté !" Ils avaient raison. »

« Trop de mauvaises années »

A la chambre d'agriculture de Côte-d'Or, l'agronome Rebecca Perraud fait le pont entre les exploitants et les travaux de recherche, et constate une modification des pratiques. *« Ceux qui nous ont suivis et qui ont commencé à utiliser ces instruments que nous leur proposons sont en train d'évoluer, remarque-t-elle. Le simple fait de s'être donné du mal pour installer des osmies conduit à faire réfléchir sur l'effet des insecticides. On a de plus en plus de producteurs qui acceptent de prendre le risque de ne pas traiter, quitte à perdre une petite partie de la récolte, pour protéger la biodiversité de leurs parcelles. »*

Le regard porté sur l'agriculture biologique – rarissime dans cette filière – évolue également, relève-t-elle. *« Il y a quelques années, un exploitant s'est installé en bio sur 25 hectares, ce qui a soulevé un peu de scepticisme dans la région, raconte l'agronome. Mais, depuis, il s'en sort avec de bons rendements, malgré un surcroît de travail, et il teste plein de techniques qui intéressent de plus en plus les autres ! »*





Des osmies dans un champ de cassis, à Bragny-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 17 juin 2025. CLAIRE JACHYMIK/HANS LUCAS POUR « LE MONDE »

Culture délicate et fragile, très sensible aux gelées tardives, le cassis doit aussi se colleter avec un climat qui change rapidement, pression qui s'ajoute au déficit chronique en matière de biodiversité. « *Pour moi, le cassis a bien marché de 2003 à 2015 et, depuis 2016, je ne sais plus faire*, admet Olivier Lenoir. *Trop de mauvaises années. Le 23 avril [2024], mes quatorze hectares ont gelé à -1°C . J'ai perdu presque toute la récolte, soit 60 000 euros, en une matinée.* » Coincé entre le marteau du réchauffement et l'enclume de l'écroulement de la biodiversité, le cassis est un « *lanceur d'alerte pour toutes les autres filières* », assure-t-il.

Lire aussi | [2024, une année de calamités pour l'agriculture, durement frappée par le dérèglement climatique](#)

L'agriculteur, qui cultive aussi des céréales et du soja en bio, sur une soixantaine d'hectares, passe devant les parcelles du domaine Bonnardot et observe les buissons chargés de baies avec une pointe de regret. La belle récolte qui s'annonce ne sera pas pour lui : après trop d'années d'échec, il vient de jeter l'éponge.



Un champ de cassis proche de Bagny-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 17 juin 2025. CLAIRE JACHYMIK/

HANS LUCAS POUR « LE MONDE »

Stéphane Foucart

Bonnencontre [Côte-d'Or], Bragny-sur-Saône [Saône-et-Loire], envoyé spécial